

Mohamed Ourak : « Ma fierté ? Avoir donné une identité à l'université »

Le président de l'université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis arrive à la fin de son mandat. L'heure, pour lui, de tirer un bilan de ces années extrêmement riches en terme de projets.

Président de l'université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis depuis 2010, Mohamed Ourak arrive à la fin de son deuxième et dernier mandat. Vendredi dernier, sur le site de Créative Mine à Arenberg, ce Franco-Algérien de 60 ans a prononcé ses derniers vœux en tant que grand chef de cette université qui possède désormais une vraie identité. Sa « fierté »...

L'Observateur du Valenciennois : Est-ce avec une émotion particulière que vous avez prononcé ses vœux ?

Mohamed Ourak : Quand je suis arrivé en 2010, je savais que j'étais de passage. Ce qu'il faut, durant ce passage, c'est travailler, être utile pour la structure. Et pour soi-même aussi, parce qu'il faut aussi s'enrichir personnellement. Je suis quelqu'un qui ne veut pas non plus rester trop longtemps dans un fauteuil. Il faut brasser des idées, il faut du sang neuf.

« Aujourd'hui, l'université de Valenciennes est identifiée comme une université phare dans le domaine des transports. »

Quel bilan tirez-vous de vos deux mandats à la présidence de l'université ? Nous nous étions fixés des objectifs. En 2010, on parlait de projets, et ils ont tous été réalisés. La preuve, on se retrouve aujourd'hui sur le site de Créative Mine... Avec Alain Bocquet, président de la Porte du Hainaut - ainsi



Aujourd'hui, Mohamed Ourak - ici aux côtés d'Abdelhakim Artiba, vice-président « Recherche » - brigue la présidence de la communauté des universités de la région.

qu'avec la Chambre du Commerce et la Serre Numérique - nous voulions que le Valenciennois dispose d'un potentiel très fort dans le domaine de l'image et des médias numériques. Et nous avons réussi.

Quel serait votre bilan personnel ?

Je pense que j'ai inscrit une empreinte qui m'appartient. Une empreinte humaniste. Je suis quelqu'un qui est ouvert au dialogue et qui peut être ferme aussi. Cette université a vécu dans la sérénité durant ces deux mandats. Il y a eu des moments d'inquiétude qui s'exprimaient notamment

au travers des régimes indemnitaires des primes. C'était un peu l'effervescence. Mais j'étais à l'écoute. Quand je recevais quelqu'un, je prenais mon temps pour lui expliquer que nous n'étions pas en mesure de donner ce qu'il voulait.

Y a-t-il des dossiers sur lesquels vous auriez aimé aller plus loin ?

Au niveau interne, nous aurions voulu aller plus loin dans la communication. Certes, il y a Internet et l'espace numérique pour communiquer. Mais quand ils sont interrogés, les collègues disent : on ne sait pas ce qui

se passe à l'université. Ils n'ont pas toutes les informations, alors qu'il y a des syndiqués et des conseillers. Dans toutes les instances, il y a des directeurs de composantes qui ont aussi toutes les informations. Il faut que la hiérarchie aille plus loin, l'outil ne suffit pas. Nous avons dû aussi faire face à des restrictions au niveau budgétaires. J'aurais aimé, par rapport au problème des primes, faire plaisir à tous les collègues. Et notamment récompenser ceux qui avaient fourni un gros travail. Il en va de même pour le soutien aux chercheurs. Quand les chercheurs arrivent, ils veulent rêver, ils sont épris. J'aurais

aimé dire à ceux-là : pour rêver, tiens, tu as 100 000 euros. Mais on ne pouvait pas. Ensuite, nous aurions aussi aimé insister sur cette notion de campus vert, ou encore fournir des aides aux étudiants qui devaient faire des déplacements, notamment pour faire du sport. Nous sommes parvenus au bout de nos grands projets structurants, mais il reste ces quelques regrets.

Quelle serait votre plus grande fierté ?

La plus grande fierté, c'est d'avoir donné une vraie identité à l'université de Valenciennes. Aujourd'hui, elle est

identifiée comme une université phare dans le domaine des transports et de la mobilité durable. Désormais, en France, lorsqu'on parle de Valenciennes, c'est le transport. Pour la suite, il faudra conforter cette image-là, et cette identité.

Dans dix ou quinze ans, quels souvenirs garderez-vous de Valenciennes ?

Je suis à Valenciennes depuis 1980. Avant d'être le président de l'université, j'ai notamment été le directeur de l'Institut de sciences techniques de Valenciennes (ISTV). Mon passage à Valenciennes sera forcément un très beau souvenir. Quand on me parle de Valenciennes, c'est la maison, ma deuxième famille.

Aujourd'hui, une université ne peut plus travailler seule. Comment cela s'organise avec les collectivités ?

Les collectivités territoriales nous ont soutenus. Je veux notamment parler des agglomérations, même s'il y en a certaines qui soutiennent un peu plus que d'autres. Mais que ce soit Cambrai, Maubeuge, Valenciennes et la Porte du Hainaut, nous avons toujours été soutenus. Je suis convaincu que demain, c'est le travail collectif, l'intelligence collective qui va tirer tout le monde vers le haut. On ne peut plus réfléchir comme si c'était l'université d'un côté, les entreprises de l'autre, et les collectivités territoriales encore ailleurs. On parle de la notion de territoire. On voit ce qui est train de se passer avec la création de grandes régions, la création des communautés de l'université ou encore les fusions de certains établissements. Tout cela devient une vraie vision collective. ■ M-A-B